

PROLOGUE

Lord William Bellington, comte d'Ellsworthy, se tenait seul à la grande table d'acajou. Il avait cessé de se restaurer. Il abaissa ses deux mains sur la table et les regarda pensivement. Irait-il se réfugier aux écuries, et faire une promenade sur Shah Jahan II... avant ? Non, cela n'était pas raisonnable. Peut-être ne lui restait-il que peu de temps, et il avait déjà passé un long moment à table, perdu dans ses pensées. Machinalement, il repoussa sa main afin de permettre à Cunningham de le débarrasser de son assiette, d'une main qui tremblait un peu à cause de l'âge... Combien de fois Lord Bellington lui avait-il demandé de prendre sa retraite ? Il lui avait proposé à maintes reprises une petite maison et une rente généreuse, que Cunningham avait toujours refusées. De toute façon, Cunningham restait à Trelawney Court par goût. Il n'avait pas besoin d'argent. Depuis qu'il avait accédé à sa majorité, Lord Bellington avait constamment augmenté ses gages d'année en année et le savait possesseur d'une belle aisance à présent. De surcroît, une somme coquette lui était dévolue en cas de décès de son maître. Son regard croisa celui de la grande figure voûtée, à l'agilité encore surprenante... C'était un si fidèle serviteur. Sur les vieilles photos de famille, qu'il avait compulsées une ou deux fois, lorsqu'il avait hérité du titre, il apercevait parfois Cunningham, alors un homme beaucoup plus jeune à la prestance sans faille et à la haute silhouette. C'était la seule figure de ces vieilles photos qu'il revoyait avec plaisir et nostalgie, toujours en arrière-plan, discret et solide, sans même que le photographe eût remarqué sa présence. Parfois, lorsque Lord Bellington croisait le regard de la pauvre vieille créature si loyale, il ressentait de la gêne. Cinquante années de services zélés à sa famille... Ce domestique modèle avait beaucoup plus servi l'honorabilité des Bellington que leur actuel descendant.

Lui ne méritait que l'opprobre et la déchéance publique. Il était devenu un criminel. Et Ally était morte. Ally... Ses yeux se perdirent dans le vague. Il revit ses boucles blond vénitien aux reflets chauds et mordorés, qui dansaient sur ses épaules et autour de son visage d'ange si plein de vie... les yeux violet d'améthyste, pétillants de malice et de bonheur... « *On fait la course, frangin ?* » disait-elle en éclatant de rire. Un spasme de souffrance le traversa. Il avait profondément aimé son adorable sœur de quatorze ans plus jeune que lui, plus que n'importe qui d'autre sur cette planète. Et il l'avait tuée par sa seule idiotie. Les remords le transpercèrent.

Lord Bellington se leva, et se dirigea vers la grande porte antique en bois massif verni. Il dépassait Cunningham de plusieurs centimètres, et son immense silhouette se découpa sur le mur d'en-face. Une ombre... un fantôme sans vie, voilà ce qu'il allait redevenir. Sauf s'il avait le courage de s'amender, d'expié sa faute. D'un pas devenu plus alerte, il marcha vers son refuge de toujours – son bureau. Au contraire des aristocrates anglais qui ne juraient que par les chevaux et les chiens, Lord Bellington était un homme d'affaires avisé et un bourreau de travail qui enchaînait des horaires démentiels. Son immense table ouvragée, tout comme les bibliothèques vitrées qui l'entouraient, étaient des antiquités

sans prix où il travaillait d'arrache-pied douze à quatorze heures par jour pour gérer des intérêts immenses. Dans la pièce juraient deux ordinateurs ultramodernes qui trônaient sur la surface de cuir coûteux. Comme tout le mobilier de Trelawney Court, chaque chaise ou table valait une fortune. Il se rappelait encore la moue charmante d'Ally lorsqu'elle était entrée pour la première fois dans la respectable demeure. « *Cela ne te plaît pas, ici ?* » avait-il demandé, surpris. « *Tu parles ! C'est sinistre, oui. Mon pauvre William... Je me demandais d'où tu sortais ton air d'empaillé guindé, mais quinze jours dans cette demeure et on est mûr pour la camisole de force ou la taxidermie* », avait-elle plaisanté. Elle n'avait plus parlé de Trelawney Court que comme de « la Méduse », après cela... capable de vous transformer en pierre dès qu'on la voyait. Elle n'avait pas tort. L'expression était devenue une de leurs plaisanteries privées. Pensif, Lord Bellington s'avança dans la pièce. Son reflet dans une glace au mur le surprit. Il semblait si... figé, sans vie, presque fossile. Les traits de son visage ressemblaient à ceux d'un chevalier d'un autre âge, gravés dans du granit, et se mourant à petit feu dans une quête qu'il savait sans espoir. Les cheveux noirs se striaient déjà de nombreuses mèches grises. Les yeux bleus perçants avaient perdu leur vivacité... et même leur dureté habituelle. On devait s'attendrir à l'approche de la mort, réalisa-t-il avec un peu d'étonnement. Les lignes profondes d'épuisement sillonnaient ses joues, son front. Pourtant, il n'avait que trente-cinq ans. Il en paraissait au moins dix de plus. Les événements de ces derniers mois l'avaient achevé.

A pas mesurés, il gagna sa table de travail, et s'assit derrière son bureau. Fatigué, il regarda au-dehors le chêne qui commençait à bourgeonner, avec un triste sourire... mais il n'y avait pas d'issue, cette fois-ci. Lord Bellington se pencha, puis ouvrit un tiroir avec une petite clé pour en sortir un pistolet automatique. Laisserait-il une confession ? Bah, quelle importance ? Les confessions, c'était bon pour les gens qui ne se résolvaient pas à partir sans mélodrame. Il n'éprouvait aucun besoin de théâtralité puérile dans son geste. Il allait rejoindre Ally, et espérait de tout son cœur qu'elle lui avait pardonné... L'horreur et l'affolement de ses yeux, la dernière fois qu'il avait croisé son regard, lui avaient déjà ôté tout désir de vivre. Il regrettait du fond de son être le drame qu'il avait provoqué... Nul autre que lui n'était à blâmer. Il jeta un regard implorant à la photographie qu'il avait soigneusement placée au centre du bureau. Puis sans hâte, il vérifia minutieusement l'arme. Négliger les détails n'étant pas son fort, il recula ensuite sa chaise. Autant ne pas éclabousser de sang les meubles somptueux qui l'entouraient. Un scrupule l'arrêta au moment où il levait l'arme. Allait-on croire à un autre crime ? L'idée qu'un innocent puisse payer pour ce qu'il s'apprêtait à faire le dégoûtait. La dernière fois qu'il l'avait rencontré, l'inspecteur Callaghan lui avait dit suivre plusieurs pistes... mais il se trompait. Il se trompait sur toute la ligne. Il n'avait rien compris à toute cette tragédie. Lord Bellington reposa l'arme, puis s'empara d'une feuille de papier et de son stylo en or. D'une main qui ne tremblait pas, il traça les mots suivants à l'encre noire, d'une belle écriture penchée et régulière.

Je suis coupable d'avoir provoqué la mort de ma jeune sœur Aliénor de Mersac, dite Ally, dans sa vingt et unième année. En pleine conscience de ce que j'écris, j'affirme être sain de corps et d'esprit et avoir décidé d'expier ma faute en mettant fin à mes jours.

William Fitzroy Thompson, Lord Bellington, Quinzième Comte d'Ellsworthy

Avec soin, il plia la feuille de papier en trois et la glissa dans une enveloppe qu'il adressa à l'inspecteur Callaghan. Puis il souffla de soulagement. Tout était prêt. Apaisé et détendu, il croisa à nouveau l'éclair gai des yeux d'Ally sur la photographie qui lui faisait face, en levant l'arme vers sa tempe.

Puis le coup partit.

Chapitre 1 – Aliénor

Piers Grant, un jeune homme blond de vingt-huit ans, échangea un regard avec Robert Carey, un partenaire chevronné de la firme Wilmington et Jones – seul encore en place parmi ceux qui s'étaient occupés de cette succession alambiquée, vingt ans plus tôt. Les deux hommes de loi attendaient, apparemment impassibles, mais le cerveau en ébullition. Cette histoire les avait pris de court... Ils se sentaient nerveux. Allait-on remettre en cause le partage établi ? Lord Bellington possédait maintenant une fortune colossale, mais il n'en avait pas été de même au moment de l'ouverture de la succession de son père... Jusqu'à la majorité de son héritier mâle, descendant d'un premier mariage, ils avaient consigné une somme importante dans un trust familial et en versaient régulièrement le produit à cette héritière impromptue, non mentionnée dans le testament de feu Lord Bellington – et pour cause. Son père et sa mère, née Marie de Mersac, étaient tous deux brutalement décédés un an après leur mariage dans un accident d'avion, alors que le bébé n'avait que deux mois. La famille française de sa mère avait insisté pour s'occuper de l'orpheline, qui était partie vivre là-bas avec sa nurse. Le défunt avait laissé un testament datant du début de son premier mariage, et où, bien sûr, nulle mention n'était faite de son deuxième enfant. Dès qu'il avait accédé à sa fortune, des tractations entre le nouveau Lord Bellington et le tuteur de la petite fille, alors âgée d'à peine quatre ans, avaient abouti au versement d'une somme coquette pour solde de tout compte.

Depuis, plus rien. Ils n'avaient reçu aucune nouvelle de Paris, tandis que le nouveau Lord Bellington faisait fructifier les restes de la fortune familiale à une vitesse exponentielle. Et voilà que dix-sept ans plus tard, une lettre rédigée dans un anglais parfait leur était parvenue et leur demandait un rendez-vous. Elle avait repris le nom de jeune fille de sa mère, et cela aussi avait été légalisé. Aliénor de Mersac, maintenant une jeune femme de vingt ans, venait probablement voir ce qu'il en était de l'argent qu'elle pouvait obtenir en supplément. Ou alors, elle venait consulter les termes du testament de son père. Ou alors... Il était vain de se perdre en conjectures, se morigéna Piers en secouant la tête. Ils ignoraient totalement pourquoi cette petite Française venait les voir. Un léger pas dans le couloir les avertit, et Joyce Clipsham, la secrétaire, introduisit dans la pièce la jeune fille, qui entra d'un pas aisé et s'ébroua légèrement, car il pleuvait à verse à l'extérieur.

- Bonjour, lança-t-elle d'une voix claire, sans accent.

Instantanément, la pièce parut se rapetisser, et devenir l'ancre poussiéreuse de dossiers juridiques abscons. Robert Carey sembla centenaire. Même Piers se sentit engoncé dans son costume et sa chemise de Jermyn Street. La radieuse créature, jeune, jolie et débordante d'énergie qui leur faisait face contrastait trop avec leur sérieux compassé. Avec naturel, elle s'avança vers les deux hommes pétrifiés et leur dédia un gentil sourire, qui se fana quelque peu lorsqu'elle s'aperçut qu'ils ne réagissaient pas.

- Euh... me permettez-vous de m'asseoir ? fit-elle en désignant une chaise devant eux.

Ces quelques mots les firent sortir de leur léthargie. Ils lui désignèrent aussitôt le siège avec amabilité. Au moins n'y aurait-il pas de problème de langue, elle parlait un anglais parfait – peut-être un peu scolaire et guindé, mais parfaitement compréhensible. Le léger accent français à peine perceptible ne lui donnait que plus de charme. Elle était habillée avec goût de vêtements d'excellente qualité.

- J'imagine que ma lettre a dû vous surprendre...
- Mais pas du tout, mentit élégamment Robert Carey. Nous étions les hommes de loi de votre père, et il est tout naturel que vous fassiez appel à nous.

La jeune fille opina vigoureusement avec une ferveur toute latine, faisant danser ses souples boucles d'or roux tout autour de sa tête. Tandis que le subtil parfum qui émanait de la délicieuse créature lui envahissait peu à peu les narines, les pensées de Piers commencèrent à s'éloigner à grands pas de la succession familiale à propos de laquelle elle venait les voir. A cet instant, Robert Carey lui jeta un regard sévère, qui eut le don de le ramener immédiatement sur terre.

- Voilà, dit-elle avec une petite grimace. Je vais m'installer à Londres pour l'année prochaine, dans le cadre de mes études. J'ai trouvé une petite maison à Notting Hill, ainsi que vous avez pu le lire dans ma lettre, que je partage avec deux autres filles. Depuis que j'ai emménagé, je me demande s'il me reste de la famille en Angleterre, avec laquelle je pourrais reprendre contact.

Ahuris, les deux hommes se dévisagèrent. Leur surprise était tellement évidente que la jeune fille se hâta de poursuivre.

- Mon oncle est décédé il y a de cela trois ans, c'était lui qui s'était occupé de toutes les relations avec vous. Mais il... heu... enfin, il avait désapprouvé le mariage de ma mère, et ne parlait jamais de mes ascendances anglaises. Il a exigé que je reprenne le nom de Maman. Ma tante, elle, n'y connaissait rien. Elle ne parle pas anglais. Vous allez sans doute me trouver bien impolie, mais... enfin, mieux vaut tard que jamais. J'ai retrouvé l'adresse de votre étude dans de vieux papiers de mon oncle au moment de partir, alors je vous ai écrit. J'espère que, si des membres de ma famille sont encore en vie, ils ne s'offusqueront pas de ce long silence.

Le regard implorant qu'elle leur dédia aurait fait fondre une cuirasse. Robert Carey prit la parole, toujours un peu ébahi.

- Ignorez-vous le nom de votre père, Mademoiselle ?
- Charles Thomson, répondit aussitôt la jeune fille, étonnée.
- Thompson, corrigea machinalement l'avocat. Vous ignorez que vous êtes... heu... *honorable*¹ ?

Les beaux yeux tirant sur le violet de la jeune fille s'écarquillèrent dans une stupéfaction totale.

- Mais j'espère bien l'être, répondit-elle sur un ton légèrement froissé.

¹ *Honorable* : nom donné aux fils et aux filles des pairs du Royaume-Uni.

- En Angleterre, on appelle honorable les fils et filles de l'aristocratie, se hâta de préciser Robert Carey. Votre père s'appelait Charles Thompson, ou Lord Bellington. Il était le quatorzième comte d'Ellsworthy.
- Vous rigolez ? laissa échapper la jeune fille.

Comme son vis-à-vis ne paraissait aucunement rigoler, elle se dépêcha d'ajouter.

- Excusez-moi. J'ignorais totalement le nom complet de mon père.

A nouveau, elle secoua la tête en haussant les sourcils. Les boucles soyeuses volèrent autour d'elle.

- Et... mon père avait-il de la famille ? J'ai peut-être des oncles, des tantes, des cousins dont on ne m'a rien dit ?

Les hommes de loi échangèrent un regard, mais après tout, il n'y avait aucune raison de cacher le reste de la famille.

- Vous avez un frère, reconnut Piers. Enfin, un demi-frère.
- Un *frère* ?

La stupéfaction qui se devinait dans la voix de la jeune fille ne connaissait plus de bornes.

- William Thompson, l'actuel Lord Bellington, poursuivit le jeune avocat, sans voir le regard réprobateur de son supérieur. Il est de quinze... non, quatorze ans plus âgé que vous. Il est né d'un premier mariage de votre père.
- Ah bon ? Et il est marié ? J'ai des neveux et nièces ?
- Lord Bellington est célibataire, précisa Piers sur un ton qui laissait clairement penser qu'il s'interrogeait sur les préférences dudit Lord dans ce domaine.

Après quelques secondes, il reprit.

- Vous avez également un cousin, Geoffrey Thompson. Il a d'abord intégré l'armée, puis il a rejoint votre frère dans les affaires.
- Où est-il possible de les rencontrer ?
- Je... ne sais pas trop, avança Robert Carey, soudainement évasif.
- Leur affaire principale est la Foxton Ltd, intervint Piers de sa voix claire. Elle regroupe la plupart des intérêts financiers et immobiliers de Lord Bellington.

Il grimaça. Sous le bureau, une chaussure venait de lui percuter la cheville en provoquant une douleur aigüe.

- Je ne sais pas s'ils y viennent souvent, ajouta légèrement Robert Carey. Vous risquez de faire chou blanc si vous vous y présentez.
- Ah, bien...je vous remercie de votre concours. Excusez-moi de cette intrusion, mais vous pouvez le constater, j'ignorais beaucoup de choses.
- Mais de rien, conclut aimablement Robert Carey. Nous sommes ravis d'avoir pu vous être utiles. N'hésitez pas à faire appel à nous pour quoi que ce soit d'autre.

Il se leva, précipitant le départ de la jolie jeune fille. Dès qu'elle se fut éloignée dans le couloir, il se tourna vers son jeune associé, lèvres pincées, et ce dernier devina aussitôt qu'il venait de commettre une bourde monumentale. Robert Carey choisit ses mots avec soin.

- Votre tante ne vous a donc rien dit à ce sujet ? Lord Bellington a détesté son père à cause de ce remariage. Il *haïssait* sa belle-mère française. Cette pauvre petite n'en a aucune idée. Vous réalisez ce que vous venez de faire ?

Deux heures plus tard, Aliénor leva les yeux vers la paroi toute de verre d'un immeuble de la City. Elle hésita, puis s'engouffra dans le hall d'entrée et demanda à une réceptionniste l'étage de la Foxton Ltd. On lui répondit que c'était au neuvième, et elle monta dans l'ascenseur pour déboucher dans un deuxième bureau d'accueil où trônaient deux hôteses.

- Bonjour, dit-elle, un peu intimidée.
- Bonjour, Mademoiselle. Vous avez rendez-vous ?
- Euh... non. C'est sans doute présomptueux de ma part, mais je suis venue voir si... euh... mon frère ou mon cousin se trouvaient là en ce moment.
- Vous êtes de passage, à Londres, sans doute ? Comment s'appellent-ils ? remarqua une jolie hôtesse blonde très maquillée avec un piercing dans le nez.

Elle avait sans doute noté l'accent français.

- Mon cousin s'appelle Geoffrey Thompson, et mon frère est l'actuel Lord Bellington.

Si Aliénor avait annoncé que la troisième guerre mondiale venait d'éclater, elle n'aurait pas recueilli une autre réaction. Les deux hôteses la regardèrent avec un ébahissement total qui se mua bientôt en suspicion.

- Vous vous fichez de nous, trésor ? demanda la deuxième réceptionniste, sourcils froncés.
- Mais non, je vous assure. Je suis la fille de feu Lord Bellington par un second mariage, et j'ai toujours vécu en France jusqu'à aujourd'hui.

Un éclair de crainte se devina dans les yeux des deux femmes. Finalement, l'une d'elle décrocha son téléphone.

- J'appelle Moira, dit-elle sommairement à l'autre, qui hocha la tête.

Quelques minutes plus tard, une femme brune d'environ quarante-cinq ans pénétrait dans la pièce. Son air autoritaire et sa démarche assurée démontraient une personnalité affirmée et une compétence sans faille.

- Bonjour, Mademoiselle, fit-elle d'un air réservé, sur la défensive.
- Bonjour, Madame. Je me nomme Aliénor de Mersac, et je suis la demi-sœur de Lord Bellington. Je suis arrivée à Londres dans le cadre de mes études, et je voudrais reprendre contact avec lui, ainsi qu'avec mon cousin.

La femme la dévisagea si intensément qu'Aliénor crut qu'une verrue très laide lui était soudainement poussée au milieu du nez. Puis le visage de la femme se durcit, et laissa entrevoir... quoi ? De l'arrogance ? Du mépris ? Avec une froideur de gendarme, elle lui réclama sa pièce d'identité, puis après l'avoir vérifiée, invita Aliénor à la suivre à contrecœur, sans aucune amabilité. Très mal à l'aise, Aliénor suivit le Cerbère rogue à l'intérieur de l'espace ouvert, en ayant l'impression d'être conduite au peloton d'exécution.

Elles parcoururent une enfilade de bureaux où des gens tapotaient à toute vitesse sur des ordinateurs, sans aucun bruit, dans un silence quasi complet. L'ensemble donnait beaucoup plus l'impression d'un cloître monastique que d'une ruche en ébullition. Aliénor suivit la femme jusqu'à un bureau qui faisait office d'antichambre, au luxe discret, qu'elle déverrouilla grâce à un badge sophistiqué. La Gorgone lui indiqua d'un geste de la main dédaigneux un canapé Chesterfield au cuir somptueux.

- Attendez ici, laissa-t-elle tomber.

La moutarde commença à monter au nez d'Ally. On avait l'impression qu'elle quémandait une quelconque faveur.

- Vous ne me croyez pas ? lança-t-elle à la femme sur un ton un tantinet agressif.
- Je suis au courant de la situation familiale de feu Lord Bellington, dont j'ai été la secrétaire avant de devenir celle de son fils, dit-elle laconiquement.

Elle regarda alors Aliénor d'un air indéfinissable que celle-ci trouva bizarre.

- Vous souhaitez rencontrer votre demi-frère ?
- Oui, et mon cousin aussi, si c'est possible, fit-elle, un peu intimidée. Je suis venue tout de suite... L'étude d'hommes de loi de mon père, Wilmington et Jones, vient seulement de m'apprendre leur existence.

La femme serra les lèvres en réfléchissant.

- Votre cousin se trouve en déplacement à Dubaï, vous ne pourrez pas le rencontrer avant quelques jours. Votre demi-frère se trouve actuellement en rendez-vous, et je répugne à le déranger pour une futilité... Voulez-vous que je prenne un message à son attention ?

Le ton calme et poli de la femme laissait clairement entendre qu'Aliénor s'était précipitée tête baissée et de manière irréfléchie dans cette initiative. « Une futilité ? Mais à quoi est-ce qu'elle s'attendait ? songea la jeune fille, irritée. *Je viens d'apprendre que j'ai un frère, et j'aurais dû déposer un bristol en trois exemplaires ?* » Son tempérament latin et son affection pour les liens familiaux avaient pris le dessus... Elle s'était crue orpheline depuis sa petite enfance, et se découvrir des membres d'une famille occultée par la branche française la ravissait. Son oncle Henri détestait les anglais (sans aller jusqu'à mépriser un bon whisky ou un imperméable Burberry), et n'avait jamais répondu que par monosyllabes réticentes aux questions qu'Aliénor avait posées sur son père.

Elle avait été élevée avec ses deux cousins, et toute la famille, assez bourgeoise, partageait son temps entre Paris et la Bretagne. Son oncle avait été consterné par les résultats scolaires brillants de sa nièce, qui avait mis un soin tout particulier à peaufiner son anglais écrit et parlé, un peu comme un jardin

secret. Lui rêvait qu'elle tombe amoureuse d'un de ses cousins² et reste femme au foyer, ainsi la coquette fortune dont elle avait hérité resterait dans la famille. Mais Bertrand et Hubert, affectueusement surnommés Bert et Hub, ne montraient pas plus d'inclination pour elle qu'elle pour eux. Durant leurs années d'adolescence, elle avait conseillé le timide Bertrand sur comment aborder les filles et les séduire, tandis qu'Hubert, qui collectionnait les succès, la taquinait en lui donnant des conseils sur ses propres flirts au lycée. Bref, Bert et Hub pouvaient beaucoup plus prétendre au titre de frères que cet inconnu qu'elle s'apprêtait à rencontrer. Mais quoi qu'il en soit, il s'agissait de son parent biologique. Elle se redressa et carra les épaules.

- Merci, Madame, mais je pense que je vais l'attendre.

A cet instant, la porte du bureau s'ouvrit.

² *Le mariage entre cousins germains est autorisé par le Droit Français.*